

me qu'entretenaient les flots joyeux des vins centenaires.

Le mariage offrit à Hélène toutes les épreuves qu'elle avait redoutées : c'était un esprit inculte et jaloux devant lequel le sien devait s'abaisser ; c'était la dure intimité de chaque heure avec un caractère antipathique ; c'étaient les douleurs de sa mère, dont le cœur semblait l'écho de tous les maux de sa fille ; c'était la honte des crimes des Granier qui venait peser sur la triste épouse. Cependant elle souffrait sans se plaindre ; quoique accablée d'un sombre dégoût, elle remplissait ses devoirs avec constance, avec sérénité. En l'absence de Granier, qui était allé promener la terreur dans les bourgades de l'Artois, elle était parvenue à acquiescer un certain empire sur l'esprit de son mari. Il subissait involontairement le charme de sa douceur, de sa bonté et même de cette élégance qu'il n'avait jamais connue : plusieurs fois, les prières d'Hélène avaient empêché les motions sanguinaires que Léonidas devait fuir dans les sections ; elle le ramenait à son insu vers les idées de modération et de paix, qui grandissaient alors dans l'ombre, et dont Paris, las de massacres, rassasié de sang, subissait surtout l'influence.

Hélène jouissait de ses conquêtes : elle entrevoyait même un meilleur avenir, car son généreux esprit ne demandait qu'à pardonner... quand éclata le 9 thermidor, arc-en-ciel de paix après deux ans de tempêtes. Robespierre suivit à l'échafaud la pâle multitude de ses victimes : les tyrans subalternes eurent leur tour ; Granier, traduit à la convention, en même temps que Joseph Lebon, paya de sa tête sa sanglante dictature, et Léonidas fut transféré à Paris pour y attendre son jugement. Au moment du départ, assis dans la voiture qui devait l'emmenager, il rencontra les yeux d'Hélène fixés sur lui avec compassion, et un tardif repentir entra dans son âme. Il fut enfermé à la Conciergerie, et pendant deux jours il attendait un arrêt dont la conscience du passé lui faisait présager la rigueur.

La nuit était venue : il se trouvait seul dans sa cellule, petite chambre basse et froide, voûtée comme un sépulcre, où la lumière fumeuse d'une lampe ne servait qu'à rendre les ténèbres visibles. Léonidas était assis auprès d'une table inégale et boiteuse, sa tête appuyée sur ses mains ; son visage sombre disait assez quelles pensées importunes se pressaient dans son cerveau : aux forfanteries du préau, où la tristesse se noyait dans de vaines bravades, avait succédé le silence de la nuit ; les idées graves, éloignées jusqu'alors se dressaient à heure, créancières impitoyables, qui voulaient avoir leur tour. Tout ce qu'après une vie souillée de crimes, le supplice a d'affreux, tout ce que l'obscurité éternelle peut avoir de terrible, se présentait à l'imagination troublée du jeune homme ; un abattement mortel se glissait dans ses veines, et il sentait s'évanouir, en cet instant, la seule vertu qu'il eût conservée, un mâle courage et le mépris de la mort.

Comme un homme qu'enivre le vertige au bord de l'abîme, il laissait finir le temps sans le mesurer, quand il fut tiré de sa rêverie par un léger bruit ; il tourna la tête, et une sourde exclamation sortit de ses lèvres.

—Hélène ! est-ce bien vous ?—C'est moi, dit-elle ; je suis venue à Paris avec ma mère : j'ai obtenu, à prix d'argent, l'entrée de cette prison, et j'y puis rester jusqu'à demain.—Ah ! je n'ai pas mérité tant de bonté... Vous devriez me haïr, Hélène !—Mais j'ai promis de vous aimer ; mais vous m'avez rendu ma mère ! non, Léonidas, le jour où je suis devenue votre femme, j'ai sincèrement accepté tous mes devoirs.—Je vous ai rendue malheureuse, pourtant...—Hélas ! l'exemple d'un autre vous avait entraîné...

—Mon pauvre père ! il n'était pas né pour cette abominable vie ; je l'avais connu si honnête, si laborieux... Mais on nous avait tant prêché que tous les hommes étaient égaux, qu'il a voulu devenir l'égal des riches... Il a acheté les biens des nobles ; pour posséder plus sûrement ces biens, il a envoyé les nobles à la guillotine... Moi, j'ai fait comme lui, et demain je mourrai comme lui... Mais, quoi ?... vous pleurez.—Je pleure quand je songe à votre avenir...—Mon avenir ! il est bien simple : demain, je serai jugé, condamné, exécuté, et la république ne s'en portera pas plus mal.

—Mais votre âme ? mais Dieu ?—Dieu ! pourquoi m'en parlez-vous ? que peut-il faire ?

—Tout ! oui, tout, si vous le voulez ! Pour un mot de repentir, pour un élan de cœur vers lui, il peut vous donner l'éternité... Antoine, songez-y ! Dieu est si bon ! sa miséricorde est encore plus grande que sa justice...—Antoine !... Dieu voilà que vous me parlez comme ma défunte mère... Elle n'a pas vécu pour voir tout cela... j'en suis bien aise.

—Ne voulez-vous pas la rejoindre ?... vous l'aimiez ?—Ah ! de tout mon cœur ! pauvre chère mère ! Mais si elle est auprès de Dieu, ainsi que disent les prêtres, comment voulez-vous que j'aie la rejoindre, moi ?

—Mon cher Antoine, la route vous est ouverte : Dieu vous tend les bras ; son fils même a dit (cela même est écrit dans l'Évangile) : " Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent..." Vous pouvez donner cette joie à votre créateur...

—Mais tout cela est-il bien vrai !... je le croyais autrefois !
—Croyez-le encore ; que vous en coûte-t-il ? A l'heure où vous êtes arrivé, vous avez peu à attendre des hommes... et tout de Dieu...

—C'est vrai !... Vous me persuadez, Hélène, vous me faites redevenir petit enfant, quand j'étais assis sur les genoux de ma mère et qu'elle me parlait de la bonne Vierge et des saints... Ah ! que ne suis-je mort au berceau ! Pourquoi ai-je vécu ces deux dernières années ?—Cher Antoine, vous pouvez les effacer, Dieu les oubliera, il ne se souviendra que de vos remords... Vous repentez-vous véritablement ?—Ah ! de toute mon âme, de toutes mes forces ! Je demande pardon à Dieu de tant de cruautés, de tant de mauvaises actions... je l'ai si grandement offensé !—Dès saints ont péché, mais le repentir les a absous.—Répétez-moi ces paroles, Hélène. Hélas ! c'est envers vous surtout que je suis coupable ; je vous ai immolée à ma cupidité, à mes méchants désirs ; et c'est vous qui me consolez à ma dernière heure, c'est vous qui aurez sauvé l'âme, si le corps est perdu.

En disant ces mots, le jeune homme, à genoux, couvrait de baisers et de larmes les mains de sa femme ; elle le releva, et, prenant un livre qu'elle avait apporté, elle lut à haute voix plusieurs passages qui pouvaient encourager au repentir ce cœur si longtemps avili mais qui s'ouvrait enfin à la céleste brise de la religion et du pardon. La nuit s'écoula, partagée entre la prière, la lecture et les pures effusions de ces époux séparés sur la terre, et que la miséricorde et le remords unissaient aux bords du tombeau. Le jour se leva ; Hélène posa ses lèvres sur le front régénéré de son mari, lui laissa le livre, et une croix d'argent qu'elle n'avait jamais quittée, et franchit les portes de cette prison où elle avait trouvé le désespoir et apporté la consolation.

La marquise de Cursy, n'était pas restée oisive ; elle avait vu plusieurs personnes influentes, visité les députés de l'Artois qui devaient paraître à la barre dans l'affaire de Léonidas, et tous, cédant à ses prières et à l'autorité de son nom, lui avaient promis de modérer leurs accablants témoignages. Grâce au zèle de sa belle mère, le jeune Granier fut acquitté, et sa femme, qui l'aimait ainsi que l'on aime ceux à qui l'on se dévoue, en remercia Dieu, comme s'il lui eût rendu l'époux de son cœur et de son choix. Elle attendait avec sollicitude l'arrivée de son mari dans l'hôtel où elle était descendue ; plusieurs heures venaient déjà de s'écouler, quand elle le vit paraître... mais revêtu d'un costume qui révélait ses desseins. Il portait l'uniforme de soldat de la république, de ces soldats qui couvraient de leur sang les taches que les proconsuls et les législateurs de l'époque répandaient sur la patrie.

Léonidas avait l'air serein et résolu : il s'avança vers Mme de Cursy et lui baisa la main avec l'expression d'une profonde gratitude ; puis, se tournant vers Hélène :

—Cet habit dit tout, ma chère et noble femme. Je ne suis pas digne de vous... Aujourd'hui, je le sais ; j'apprécie la distance qu'il y a entre vous, si pure, si sainte... et moi, malheureux... Mais je vais tâcher de vous mériter : on se bat à la frontière ; là, je mourrai à la peine, ou je me rendrai moins indigne de vous.—Ah ! mon ami ! un tel repentir et une telle résolution ont tout réparé.

—A vos yeux, parce que vous êtes bonne comme Dieu ; mais non devant les hommes ! Hélène, il ne faut plus que vous rougissiez de moi ; je dois faire oublier ma jeunesse...

—Partez donc ! mais pensez à votre femme, qui vous aime et prie pour votre retour.—Et vous, madame, dit-il à sa belle-mère, priez-vous jamais me pardonner ?—Je fais plus, répondit la marquise, je vous bénis ; et, lorsque vous reviendrez, je remettrai moi-même ma fille entre vos bras avec pleine confiance.—J'emporte du bonheur pour la vie ; du courage contre la mort ! Ma mère, mon Hélène... adieu !

Il partit, et, dix mois après, il succombait dans la première campagne d'Italie. Il avait tenu sa promesse ; il s'était distingué par son courage en ces temps où l'abnégation de soi-même était la loi commune. Hélène le pleura, car elle l'avait aimé du jour où il devint malheureux, du jour où elle avait pu lui pardonner. Elle rendit à leurs possesseurs les biens de son mari, dont l'origine n'était que trop connue ; et, après quelques années passées dans la retraite auprès de sa mère, elle trouva dans un second mariage tout le bonheur qu'elle avait sacrifié jadis au devoir, à l'amour filial.